

Le Chien du Soldat

EN 1878, O'Hara et moi, nous étions sergents-majors à la Légion Étrangère, lui, à la 1ère, moi, à la 2ème du 3. En détachement, nos deux compagnies marchaient ensemble.

O'Hara était un Irlandais instruit, bien élevé, engagé sous un faux nom, pour raisons de famille. Il avait les qualités et les défauts de sa race, le cœur bon et le coup de poing facile. Sensible à l'extrême, il s'apitoyait sur la moindre chose. Trop bon pour punir de sangfroid, il devenait très injuste et même terrible en colère. Il avait un attachement exagéré pour les bêtes et son bureau était une vraie ménagerie où les lézards, les caméléons, les chiens, les chats et les souris fraternisaient d'étrange manière. Dans l'isolement du désert, les affections humaines s'attachent à tout, même aux choses inanimées.

Nos deux compagnies se trouvaient alors à Géryville, un point perdu de la province d'Oran, en Algérie, à l'entrée du désert. La vie y était monotone, et pendant des semaines, des mois entiers, notre seule distraction était de nous protéger contre le terrible sirocco, qui nous visitait régulièrement tous les matins, à neuf heures, pour s'éteindre le soir, nous laissant du sable, plein nos soupes, nos barraques, nos narines et nos gorges.

Un jour, O'Hara me présente son nouveau favori, un joli petit chien, rond comme une boule, frisé comme un agneau, blond comme les blés. En grandissant, son poil s'ondula, son fin museau s'effila davantage, ses oreilles poussèrent droites et lisses à leur base, pour retomber, aux pointes, en deux touffes délicates d'une extrême mobilité. Sa queue, très animée dans la joie, se dressait, au repos, en un panache altier de soyeux poils dorés. Ses beaux yeux vifs, d'un brun profond et changeant, nous regardaient avec l'intensité d'une intelligence plus qu'humaine.

O'Hara donna le nom de "Puppy"

à ce roquet et le dressa avec le plus grand soin, le faisant obéir au doigt et à l'œil. A deux cents mètres, il criait : Puppy ! et levait la main. Puppy, immédiatement se dressait sur ses pattes de derrière et s'approchait en sautillant gentiment. A cinquante mètres, il changeait de locomotion et marchait sur ses deux pattes de devant, comme un clown qui marche sur les mains. A cinq pas, ils s'arrêtaient, faisait une pirouette complète, puis se tenait bien droit, assis sur son siège, attendant le morceau de sucre de la récompense.

Mais à l'âge d'adulte, Puppy s'absentait souvent sans permission. Parfois ses absences illégales se prolongeaient plusieurs jours. Ces excursions printanières, qui dénotaient chez Puppy un tempérament excessif, l'entraînaient dans toutes sortes de compagnies, en des fleuretages, qui déplaisaient fort à O'Hara. Un beau jour, furieux d'une certaine escapade idyllique, réellement trop prolongée, il parvint à saisir le truand et le tenant par les deux pattes de derrière, il le lança, avec violence, contre le mur de sa baraque.

La pauvre bête retombe insensible sur le sol, le sang lui sortant par le nez et les oreilles. O'Hara saisit alors le petit cadavre, encore palpitant, et le jette au loin sur un tas d'ordures. Puis il rentre chez lui, les larmes aux yeux, le cœur malade. Il reste longtemps plongé dans sa tristesse, puis se levant, il va une dernière fois dire adieu à son petit camarade, avant de l'enterrer.

Le chien, encore vivant, se plaignait, gémissait comme un enfant. O'Hara le prend dans ses bras, l'emporte dans sa chambre, le couche dans son lit, envoie chercher de l'eau blanche et des bandages à l'infirmerie, et panse délicatement la tête meurtrie de l'animal, après l'avoir soigneusement lavée.

Pendant quinze jours, le roquet fut entre la vie et la mort, et jamais ma-

lade n'eut de garde plus tendre que O'Hara, pour son chien. Enfin la santé est complètement revenue, Puppy devient aussi alerte qu'autrefois et l'attachement mutuel de ces deux êtres était réellement touchant.

Mais alors se produisit une chose étrange. Le chien ne faisait jamais face à son maître sans y être appelé. Toujours, il se plaçait derrière lui, à deux pas. Dans un groupe, si O'Hara se tournait à droite ou à gauche pour parler à ses hommes, le chien suivait attentivement ses mouvements et maintenait constamment sa position et sa distance derrière lui.

Enfin, nos compagnies changèrent de garnison et nous allâmes aux grandes manœuvres. Un jour d'étape, où les vingt kilomètres de marche, annoncées la veille, s'étaient prolongés, comme cela arrive souvent, au-delà de quarante, par une chaleur torride, avec l'eau seule des bidons vite épuisée, le chien, exténué, se perdit dans la broussaille. O'Hara faisait peine à voir.

Nous restâmes un mois aux manœuvres et aucune nouvelle de Puppy. Il était irrémédiablement perdu, dévoré par les chacals peut-être.

A notre retour en garnison, à dix étapes de la région des manœuvres, tout le régiment était réuni au complet, quatre forts bataillons de plus de mille hommes chacun. Les seize sergents-majors, poussiéreux, brûlés du soleil, la longue capote de route au dos, sont en cercle, face au colonel, qui fait son rapport.

Soudain, O'Hara ressent au bas de son manteau, un léger tiraillement souvent répété, comme un appel à l'attention. Mais le sergent-major n'ose se retourner quand le colonel dicte ses ordres. Enfin dans un moment d'accalmie, il incline légèrement la tête à droite, et là, assis bien droit, se tenait Puppy, qui, impatientement, à courts intervalles, mordillait le pan de la capote de son maître. O'Hara oublie à l'instant le rapport et tout le reste,